4

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

DOCTEUR CORNEILLE BRŒCKX

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE BELGE

PAR

M. LE DOCTEUR J.-E. PÉTREQUIN

Professeur à l'École de médecine de Lyon, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS.

PARIS, 1870.



Paris. — Imprimerie Cusset et Ce, rue Racine, 26.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE DOCTEUR CORNEILLE BRŒCKX

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE BELGE

Tantum autem cuique tribuendum, primum quantum ipse efficere possis, deinde etiam quantum ille, quem diligas atque adjures, sustinere.
CICÉRON, *de amicitia*, § XX.

Il faut rendre témoignage à nos amis, d'abord dans la mesure de nos forces, ensuite selon les mérites de celui qu'on aime et qu'on veut servir.

L'histoire générale de la médecine de tous les pays et de tous les siècles ne sera peut-être jamais achevée d'une manière complète ; mais si elle vient un jour à être accomplie, on le devra au zèle des savants qui consacrent leurs veilles à l'étude de leur pays, qui en fouillent les archives et les bibliothèques, et qui, par leurs découvertes et leurs publications, concourent à faire disparaître peu à peu les nombreuses lacunes que nous avons à déplorer encore. Au point où en sont arrivés l'art de l'historien et la critique moderne, c'est aux monographies et aux recherches spéciales qu'il appartiendra désormais de compléter et au besoin de réformer les histoires générales. Il faut un dévouement bien méritoire pour suivre jusqu'au bout, sans se rebuter, cette voie longue et ardue : elle ne mène point à la popularité ; on y chercherait vainement la faveur publique, et l'on y rencontre la fortune moins encore que la gloire ; combien y sont morts méconnus et même malheureux ! et cependant il est juste de proclamer que la plupart ont bien mérité de la science et de leur patrie !

Parmi ceux qui ont le plus fait pour l'honneur de la Belgique dans cet ordre de travaux, nous devons citer notre regrettable ami le docteur Corneille Broeckx (d'Anvers), dont la mort récente (3 novembre 1869) est une grande perte pour la médecine belge. D'autres retraceront sa biographie; les éléments nécessaires me manquent pour la faire comme je l'aurais voulu et comme il le méritait. A distance on ne peut voir et pénétrer les détails; mais peut-être n'est-ce pas toujours un désavantage pour juger de l'ensemble. C'est ici le lieu de reproduire une remarque que je formulais en revenant des Universités d'Italie : « Les renommées médicales des trois royaumes (Allemagne, Angleterre « et France) subissent de grandes métamorphoses en passant à l'étran- « ger. Nombre de réputations éclatantes dans leur théâtre natal s'éva- « nouissent en traversant les monts et les frontières. Tel auteur en « grande vogue dans sa patrie serait désagréablement surpris de se « voir réduit là-bas à une très-petite figure. Je ne conseillerais pas le « voyage à plus d'une de nos célébrités. » (Pétrequin, *Voyage médical en Italie*. Paris et Lyon, 1838, in-8, p. 68.)

Il est permis d'augurer que tout ce qui résiste à cette épreuve jouit d'une valeur et d'une vitalité propres, et présente un intérêt général : telles sont la plupart des productions historiques de C. Broeckx que je me propose de passer en revue; les faire connaître, ce sera en faire estimer l'auteur : deux nobles sentiments qu'on ne saurait assez louer, — car ils inspirent à l'homme de grandes choses et ils honorent tout ce qu'ils inspirent; — deux nobles sentiments lui ont toujours servi de mobiles : l'amour de l'art et l'amour de la patrie; ils ont souvent débordé de son âme. Son patriotisme l'a animé d'un souffle ardent d'un bout à l'autre de sa carrière; il écrivait à ses débuts, dans l'*avant-propos* de son *Histoire de la médecine belge* (1837, in-8, p. iij) : « En portant mes regards en arrière, en cherchant dans le passé les grands noms qui ont illustré la science, je découvris avec joie et orgueil que notre belle patrie avait produit un nombre imposant de médecins du premier ordre. Ce fut sous l'influence d'un sentiment auquel la gloire du pays n'était pas étrangère..... que je continuai à prendre des extraits des ouvrages de nos médecins nationaux. » Il redisait au milieu de sa carrière, en 1851, à propos de la découverte de trois traités inédits du célèbre Van Helmont : « Nous avions d'abord l'intention de publier ensemble ces trois ouvrages sous le titre de *J. B. Van Helmont opuscula inedita*. Mais nous nous aperçûmes bientôt que *notre passion pour la médecine nationale* nous avait emporté trop loin. Le peu de loisir que la pratique nous laisse nous interdit tout travail de longue haleine, et nous engagea à faire connaître séparément chacune de ces productions.» (*Comment. de J. B. Van Helmont sur un livre d'Hippocrate intitulé*

De alimento, publié pour la première fois. Anvers, 1851, in-8, p. 7.) Vers la fin de sa vie, en 1867, il répétait encore : « Des investigateurs infatigables..... ont prouvé que notre petit coin de terre n'avait rien à envier, sous le rapport des sciences, des lettres et des arts, aux nations les plus favorisées ; les sciences médicales n'y ont pas contribué pour la part la moins large : il suffit de citer les noms de Vésale, le créateur de l'anatomie ; de Dodoens, le père de la botanique et de l'horticulture en Belgique ; de Condenberg, le père de la pharmacie belge ; de Van Helmont, le célèbre réformateur médical, auteur du vitalisme organique ; de Palfyn, l'inventeur du forceps ; de Réga, dont les ouvrages contiennent les principes fondamentaux de la doctrine du célèbre Broussais, et de tant d'autres médecins remarquables, etc. » (*Préface* de la *Médecine pratique* de J. Yperman. Anvers, 1867, p. 1.)

Corn. Broeckx ne s'est pas adonné exclusivement à l'histoire et à l'archéologie ; et nous devons l'en louer : quand on a été mêlé à la pratique de l'art et au commerce du monde médical, j'estime qu'on est mieux à même de se rendre compte de certaines particularités de l'histoire, de démêler certains détails insignifiants d'après ceux qui ont de la portée, enfin de mieux saisir le côté faible des systèmes qu'on voit régner tour à tour. Il fut un des fondateurs de la Société de médecine d'Anvers, et il a enrichi les mémoires de cette compagnie savante de plus d'un travail plein d'intérêt. Il était médecin en chef de l'hôpital Sainte-Élisabeth d'Anvers, ce qui lui a permis de réunir les enseignements de la pratique à ceux de la théorie (1). Son mérite le fit appeler comme membre titulaire dans le sein de l'Académie royale de médecine de Belgique, qui siége à Bruxelles. C'était justice aussi, eu égard à son érudition, qu'il fût conseiller de l'Académie d'archéologie de

---

(1) C. Broeckx avait l'amour du bien public : en 1864 il fit présenter au conseil communal d'Anvers une requête signée de presque tous ses confrères, à l'effet d'obtenir la nomination d'un médecin dans l'administration des hospices ; il se fondait avec raison sur l'utilité de sa présence pour toutes les améliorations sanitaires. Il fut heureux et m'écrivit une chaleureuse lettre quand il apprit que j'avais abordé la même question, en démontrant l'urgence d'une réforme générale dans ma brochure *Sur la réorganisation de l'assistance publique à Lyon, et sur l'opportunité d'introduire l'élément médical dans le sein des administrations hospitalières*. (Paris, J. B. Baillière, 1869, in-8°.) La Société de médecine d'Anvers nomma pour rapporteur de mon travail M. J. Mortens, dont l'excellent compte rendu a été inséré dans ses Annales, numéros de juillet et d'août 1869.

Belgique, Académie qui est venue lui prêter un précieux concours pour la publication de ses principaux travaux d'histoire nationale : à mon avis on ne saurait mieux comprendre la véritable mission des sociétés savantes, qui sont essentiellement instituées pour le progrès et pour l'encouragement des sciences et des lettres et des hommes qui les cultivent.

Corneille Broeckx me paraît avoir parfaitement compris toute la portée de la doctrine que je viens d'émettre sur le rôle que doit se tracer l'historien moderne qui veut rendre sa tâche féconde et instructive; et je retrouve dans ses ouvrages, à mesure qu'il avance, des tendances de plus en plus accentuées dans ce sens, comme je le démontrerai dans cette notice.

L'œuvre capitale de ses débuts est, sans contredit, son *Essai sur l'histoire de la médecine belge avant le dix-neuvième siècle* (Gand, 1837, in-8° de vij-324 pages, orné de quatre gravures sur acier représentant les portraits de Vésale, Van Helmont, Réga et Palfyn), essai qui eut l'honneur d'être couronné et publié par la Société de médecine de Gand. C'est un monument que l'auteur s'est efforcé d'élever en l'honneur du corps médical de son pays; il n'a rien négligé pour mettre en relief les hommes et les institutions de la Belgique, en les plaçant dans le meilleur jour possible. Il divise son ouvrage en cinq chapitres; mais il semble, en y regardant d'un point de vue élevé, qu'il se compose en réalité de deux parties qui ont pour barrière séparative le seizième siècle. Dans la première, où il examine l'état de la médecine belge avant cette époque, il mentionne successivement Jacques Dispart, médecin de Charles VII, roi de France, à qui on doit l'usage de diviser les livres par chapitres (mort en 1465 à Tournay, sa ville natale); la famille des Bogaert et celle de Vésale qui, suivant ses expressions, fut pour la Belgique ce que la famille des Asclépiades avait été pour la Grèce; enfin, plus anciennement, Jean de Saint-Amand, médecin belge du douzième siècle, qui exerça une certaine influence par son *Antidotarium*, son traité *De viribus plantarum*, et surtout son livre *Concordantiæ* que le doyen de la Faculté de Paris avait mission, encore en 1395, de conserver précieusement dans les archives de l'École. Le quinzième siècle fut marqué par deux événements majeurs pour la Belgique, la fondation de l'Université de Louvain en 1426, et l'importation de l'imprimerie vers 1473 par Thierry Martens (d'Alost).

L'auteur déroule ensuite le tableau de la puissante réaction contre l'arabisme des écoles qui absorba le seizième siècle, et qui amena la restauration de la médecine grecque. Parmi ceux qui se distinguèrent dans cette lutte, il fait remarquer J. Winther ou Gauthier d'Andernach, qui fut un des promoteurs des études anatomiques, et eut la gloire

d'avoir pour élèves Vésale, Sylvius et Rondelet. Gauthier coopéra activement à vulgariser les médecins grecs par ses traductions latines de divers traités de Galien, d'Alexandre de Tralles, d'Oribase et des œuvres de Paul d'Égine. Cette dernière traduction (1532), plus estimée que celle d'Albano Torino, eut en vingt ans six éditions à Paris, Cologne, Strasbourg, Venise et à Lyon; celle de Lyon, 1551, est sortie des presses de notre célèbre imprimeur Guillaume Roville. Rembert Dodoens (de Malines) en donna une réédition partielle en 1546 (2). Parmi les commentaires qu'on a coutume de citer sur le *Traité de médecine de Celse*, il en est deux qu'on doit à des médecins belges, Guillaume Pantin et Josse Van Lom, plus connu sous le nom de Lommius. Il est juste de mentionner aussi ceux de Jérémie Drivère (3). Deux médecins belges figurent au nombre des premiers auteurs qui ont écrit sur une maladie qui a fait son apparition à la fin du quinzième siècle; je veux

---

(2) D'après Broeckx, ce fut une édition complète : *Paulus Ægineta, a J. Guintero latine conversus, a Remberto Dodonæo ad græcum textum accurate collatus ac recensitus.* Basileæ, J. Oporinus, 1546, in-8°. C'est aussi ce qu'indique, d'après Melchior Adam, Van Meerboeck dans ses *Recherches sur la vie et les ouvrages de R. Dodoens* (Malines, 1841, in-8° p. 279). Au contraire, suivant Dezeimeris, (*Dict. hist. méd.*), qui s'appuie sur Haller, Hamberger, Peyrilhe et Choulant, ce ne fut qu'une réédition partielle sous ce titre : *Pauli Æginetæ de febribus et iis quæ febribus superveniunt liber unus, J. Guintero interprete, nunc recens recognitus et repurgatus,* per R. Dodonæum. Cologne, 1546, in-8°.

(3) Les *Commentaires* de Drivère parurent à Anvers en 1539 in-8°; ils furent réédités : *Celsi de sanitate tuenda liber, commentariis Hieremiæ Thriverii ac notis Balduini Ronssei illustratus.* Lugd.-Batav., F. Raphelengius, 1592, in-4°.—Albert Lemire parle aussi d'une édition faite à Lyon.

Lommii Commentarii de sanitate tuenda in primum libr. de re medica A. Cornelii Celsi, medicorum romanorum longe principis. Lovanii, 1558, in-12.

G. Pantin. *A, Cornelii Celsi de arte medica libri octo*, multis in locis jam emendatiores longe quam unquam antea editi. *Amplissimi atque eruditissimi in duos quidem priores libros commentarii*, et in reliquos annotationes breviores, sed quæ justi commentarii, sicubi rei difficultas exquirebat, explere pesse videantur. Basileæ, J. Oporinus, 1552, in-fol.

parler de la syphilis; ce furent Remacle Fusch (de Limbourg) et Henri Brucœus (d'Alost) (4).

Une figure domine toute la médecine belge au dix-septième siècle, c'est celle du célèbre Van Helmont (de Bruxelles), dont le système a fait époque dans la science. Ce grand réformateur (né en 1577, mort en 1644) travailla trente ans à la chute du galénisme dégénéré des écoles. « Tant qu'il se tient au rôle de critique, remarque Dezeimeris (DICTIONNAIRE HISTORIQUE MÉDICAL, 1836), Van Helmont montre une sagacité, une justesse d'esprit, une force de raisonnement vraiment admirables. Bacon n'a pas mieux dévoilé la stérilité de la méthode syllogistique dans l'étude des sciences, et toute la physique hypothétique sur laquelle reposait la physiologie d'alors croule sous ses attaques comme sous celle des plus puissants promoteurs de la physique expérimentale. Mais quand il veut édifier à son tour, la scène change, etc... — Toutefois, au milieu de ses théories étranges, on trouve une foule d'observations exactes, profondes, de vues judicieuses sous beaucoup de points de physiologie et de pathologie, etc. »

« L'homme, dit C. Broeckx, qui, au dix-huitième siècle, jeta le plus vif éclat sur la médecine belge, fut Henri-Joseph Réga, l'une des plus hautes capacités de l'Université de Louvain;... c'est à ce grand homme que revient l'honneur d'avoir localisé les fièvres, et établi clairement les principes sur lesquels, de nos jours, nous avons vu reposer la *doctrine physiologique* de Broussais. »

L'auteur, dans le troisième chapitre, reprend l'histoire de la médecine belge considérée en détail dans chacune des branches de l'art. Il passe en revue les principales illustrations médicales du pays, qui reparaissent plusieurs fois sous sa plume suivant l'ordre des matières.

Pour l'anatomie il fait figurer en première ligne André Vésale (de Bruxelles), né en 1513, qui fut le restaurateur de cette science soit par les cours qu'il professa à Louvain en 1535, puis à Padoue, enfin en 1543 à Bologne et à Pise, soit par la publication en 1542 de son épitome, et en 1543 de son grand ouvrage (*De humani corporis fabrica libri VII*, Basil. Oporinus; in-fol.) avec de belles figures sur bois qu'on a attribuées au Titien et à Jean Stevens de Calcar (5). Son

---

(4) R. FUSCH. *Morbi hispanici*, quem alii *gallicum*, alii *napolitanum* appellant, *curandi per ligni indici*, quod *guaiacum* vulgo dicitur, *decoctum*, *exquisitissima methodus*, etc. Parisiis, Wechelus, 1541, in-4°.

A. Brucæus, *Propositiones de morbo gallico*. Rostochii, 1569. In-8°.

(5) Dans les *Elogia illustrium Belgii scriptorum*, par Auber Lemire

immense réputation le fit élever au poste de premier médecin de Charles-Quint; devenu homme de cour, les délices de Madrid lui firent oublier ses véritables destinées; et les vingt dernières années de sa vie furent perdues pour la science qu'il avait cultivée avec tant de succès et de gloire et à laquelle, dans la force de l'âge et de l'expérience, il aurait pu faire accomplir encore de notables progrès. Il mourut misérablement, à 51 ans (en 1564), dans l'île de Zante, au retour d'un voyage en Palestine.

Après Vésale, il faut accorder une mention à Van den Spieghel (de Bruxelles), à Vopisc Fortuné Plempius, professeur à Louvain, et surtout à Philippe Verheyen (de Verviers) et à Jean Palfyn (de Courtray), qui a écrit le premier *Traité d'anatomie chirurgicale* (Leyde, 1710, in-8°); Verheyen et Palfyn ont été loués comme anatomistes l'un par Haller et l'autre par Boerrhaave.

Comme représentants de la chirurgie nous voyons reparaître André Vésale dont la *Chirurgie* fut publiée après sa mort (*Chirurgia magna in septem libros digesta*, Venetiis, 1569, in-8°), par les soins de Prosper Borgarucci; Van den Spieghel, qui se montra digne disciple du célèbre chirurgien Fabrice d'Aquapendente; Jean Palfyn qui s'est signalé comme opérateur; Michel Brisseau (de Tournay), à qui l'ophthalmologie doit plus d'un progrès; Petit (de Namur), qui s'est fait connaître par d'intéressantes expériences sur la pathologie du cerveau, etc.

L'auteur distingue entre tous les accoucheurs de la Belgique, Jean Palfyn, « inventeur d'un tire-tête qui fut l'origine du forceps et qui lui mérita tous les honneurs de l'invention. »

Je ne suivrai pas plus loin Corn. Broeckx dans les développements qu'il fournit sur la médecine, l'hygiène et les sciences accessoires. Il me suffira de remarquer d'après lui que Dodoens (de Malines), né en 1518, mort en 1585, a, le premier, prescrit l'écorce de grenadier contre le ténia (6); que c'est Charles de L'escluse (né en 1525, mort en 1609) qui a introduit en Belgique les pommes de terre importées en Europe

---

(dont nous parlerons plus loin), la biographie d'André Vésale est terminée par ce quatrain d'Arias Montanus qui fait une allusion aux belles figures de son anatomie :

Corporis humani qui membra minuta secaret
Vesalio nullus doctior.....
Hic medicis auxit, pictoribus auxit et artem
Dum subit internas quæ latuere vias.

(6) Parmi les biographies de R. Dodoens, nous devons surtout citer la suivante : *Recherches historiques et critiques sur la vie et les ouvrages de Rembert Dodoens* (Dodonæus); par P. J. Van Meerboeck (de

par Drake vers 1586; que Remacle Fusch fut le premier auteur qui ait écrit des biographies médicales après Symphorien Champier (de Lyon) (7); qu'Éloy (de Mons) a composé un des principaux dictionnaires historiques de la médecine (Liége, 1755, 2 vol. in-12; 2ᵉ édition. Mons, 1778, 4 vol. in-4°, etc.)

L'ouvrage contient un quatrième chapitre consacré à l'histoire de l'Université de Louvain, et un cinquième à la bibliographie médicale belge.

J'imagine que si l'auteur avait publié une nouvelle édition, il l'aurait notablement améliorée; il eût, à coup sûr, beaucoup ajouté à la bibliographie, où l'on trouve plus d'une omission regrettable; il eût peut-être voulu refondre en entier le chapitre sur l'Université de Louvain qui ne répond point à ce que promettait le titre; peut-être aussi eût-il cherché une division différente de celle qu'il a adoptée et qui, de son propre aveu, l'a exposé à une foule de répétitions fastidieuses. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage tel qu'il est n'en est pas moins recommandable.

Il a voulu parachever son œuvre en poussant ses recherches jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle; c'est dans cette pensée qu'il a publié en 1841 son *Coup d'œil sur les institutions médicales belges depuis les dernières années du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours*, suivi de la *Bibliographie* de cette époque. (Bruxelles, 1841, in-8° de

---

Malines), gradué du titre académique de docteur de l'Université de Louvain, etc. Malines, 1841. In-8° de XVI-340 pages avec le portrait de Dodoens. — Voyez aussi le rapport sur cet ouvrage, par le docteur Zonde; ANNAL. DE LA SOC. DE MÉD. D'ANVERS, 1841, p. 308.

(7) Remacle fusch ou Fuschsins (de Limbourg) : — *Illustrium medicorum qui superiori sæculo* (XV) *floruerunt ac scripserunt, vitæ* ut diligenter ita et fideliter excerptæ. Annexus in calce quorumdam *nestericorum medicorum catalogus*, qui nostris temporibus scripserunt, *authore Symphoriano Compegio*. Parisiis, P. Gromorsus, 1542. In-12.

Symphorien Champier avait publié en 1506 sa *Biographie médicale*. Le savant chanoine Aubert Lemire fit paraître à Anvers en 1602: Elogia illustrium Belgii scriptorum, etc., centuria decadibus distincta. La 6ᵉ décade est consacrée aux médecins et aux mathématiciens; voici les dix noms qu'on y trouve: Andr. Vesalius, Gemma Frizius, Corn. Gemma, Hierem Triverus Brachelius, Lævinus Lemmius, Nicol. Biesius; Joann. Goropius Becanus; Hermann Cruserius; Joann. Taisnerus; Nicol. Ellebodius; Joann. Stadius. C. Broeckx ne cite pas cet ouvrage, qu'il ne paraît pas avoir connu.

iv-340 p.) Dans la première partie il fait l'histoire : 1° de l'enseignement médical ; 2° des journaux scientifiques, et 3° des sociétés savantes de la Belgique ; et dans la deuxième, qui est beaucoup plus considérable, il fournit une bibliographie divisée et subdivisée par matières (8).

En dehors de ces deux productions qui sont dans leur genre des traités généraux, nous verrons Corneille Broeckx se livrer particulièrement à des recherches spéciales, et ne plus guère mettre au jour que des monographies soit sur les hommes, soit sur les livres et les institutions. Aucune voix plus autorisée que la sienne ne pouvait prononcar son *Discours sur l'utilité de l'histoire de la médecine.* (Anvers, 1840, in-8°.) Son existence entière en a été comme une preuve vivante. Il a travaillé sans relâche : la Belgique médicale lui devra beaucoup dans tous les genres du ressort de sa vaste spécialité. En 1862, il a écrit l'histoire de l'ancien collége de médecine de Bruxelles (*Histoire du collegium medicum Bruxellense.* Anvers, Buschmann, 1862, in-8° de 482 pages), et en 1869 une brochure pleine d'intérêt sous ce titre : *Une page de l'histoire de la pharmacie d'Anvers.* (Anvers, 1869, in-8°.) Il y raconte d'une manière piquante les péripéties de la pharmacopée anversoise de 1661.

En 1863, C. Broeckx avait mis au jour une *Notice bibliographique sur une publication intitulée* : Chirurgie d'Hippocrate : *Recherches historiques sur le* Traité du médecin, *suivies d'une traduction nouvelle de ce livre avec notes et commentaires.* (Anvers, J. E. Buschmann, in-8°.) J'ai d'abord hésité à rendre compte de cette *notice*, parce que je me trouve en cause, et que la traduction dont il s'agit n'est autre qu'un spécimen que j'ai publié en 1850 (Paris, in-8), de la *Chirurgie d'Hippocrate* dont je prépare depuis nombre d'années une édition grecque et française. (J'ai reproduit cet opuscule *in extenso* dans mes *Mélanges de littérature médicale.* Paris et Lyon, in-8 de 517 pages.) Mais j'ai dû passer outre en considérant qu'il s'agissait en définitive d'une production de C. Broeckx, et qu'il était bon de le suivre une fois, en dehors des détails de l'histoire belge, sur le terrain de l'érudition et de la bibliographie.

« Le *Traité du médecin*, dit-il, n'est qu'un fragment d'un *Manuel de chirurgie* à l'usage des étudiants. Il traite des éléments de la science,

---

(8) On peut avancer que c'est à son exemple qu'a été composé l'ouvrage suivant qui complète les siens : *Essai sur l'histoire de la médecine belge contemporaine ;* par le docteur Marcq, ouvrage couronné par l'Académie royale de médecine de Belgique. Bruxelles, in-4°.

et forme ainsi naturellement le préambule de *la Chirurgie* du médecin de Cos. » Reste la question d'authenticité; C. Broeckx poursuit : « Avant de donner la *traduction* du livre *du Médecin*, M. Pétrequin cherche à démontrer qu'il appartient à Hippocrate; pour ceux qui connaissent la collection hippocratique, cette démonstration ne paraîtra pas chose aisée : l'absence de tout témoignage décisif à cet égard dans l'antiquité rend ce problème très-difficile à résoudre. » Il examine ensuite et discute un à un chacun des arguments que j'ai fait valoir contre l'opinion commune, pour établir l'authenticité de cet opuscule. Il développe avec sagacité les objections que j'oppose aux conjectures de Grunner, de Sprengel et de Piérer, et les inductions que je tire, soit du titre lui-même *De medico* pour montrer qu'il s'agit d'une œuvre antérieure à la division de la science par l'école d'Alexandrie, soit de ce qu'Erotien en a expliqué un mot dans son glossaire. Il met parfaitement en relief les rapports très-probants que j'ai indiqués non-seulement avec le livre perdu *Sur l'extraction des traités*, que Gallien attribue formellement à Hippocrate, mais encore avec ceux de *la Loi*, de *l'Ancienne médecine* et surtout *Des plaies et ulcères* que nous possédons aujourd'hui : rapports qui établissent pour le traité *du Médecin* une étroite liaison de parenté avec la collection hippocratique. « Des détails dans lesquels nous sommes entré, conclut C. Broeckx, il nous paraît démontré que M. Pétrequin a atteint son but : désormais parmi les écrits d'Hippocrate regardés comme authentiques, il y en aura peu qui aient une origine mieux établie que le traité *du Médecin*. » Il s'appuie, en terminant, sur l'autorité d'un juge dont tout le monde reconnaît ici la parfaite compétence : « Lorsque l'auteur fit paraître (en 1850) ses *Recherches historiques sur l'origine du traité du Médecin*, M. Littré n'avait pas encore publié, dans son édition des *Œuvres complètes d'Hippocrate*, le livre *du Médecin* : ce ne fut qu'en 1861 que ce traité parut dans le tome IX. Nous y voyons avec satisfaction que ce grand maître approuve de tout point les arguments produits par le savant professeur de Lyon. Voici ce qu'on lit à la page 198 : « Il est vrai que le livre *du Médecin* n'a aucun « point d'appui extrinsèque : il n'est mentionné ni dans le canon d'E- « rotien ni dans les écrits de Gallien; aucun auteur ne le cite; et, si « l'on s'en tenait là, on ne saurait à quel temps et à quelle école le rap- « porter. Mais les témoignages intrinsèques ne permettent pas une « telle indécision : montrant qu'il appartient au temps et à l'école « d'Hippocrate, M. Pétrequin en a très-bien mis en lumière les rap- « ports avec le *Traité des plaies*, etc. ». Et plus loin : « Ces concordances du *Traité du Médecin* avec d'autres livres, suppléant à l'absence de témoignages extrinsèques, lui assurent une place légitime dans la collection hippocratique. » Dans le tome X (p. XXI), M. Littré rend en-

core hommage au talent et à la sagacité que M. Pétrequin a déployés dans l'interprétation de *la Chirurgie d'Hippocrate.* » C. Broeckx formule sa conclusion dans ces termes d'une extrême bienveillance : « Nous nous associons de grand cœur au témoignage de l'illustre M. Littré, et nous ajoutons que l'auteur a résolu dans ses *Recherches historiques sur l'origine du Traité du Médecin* un important problème d'érudition médicale. »

Cornélius Broeckx s'est beaucoup occupé de Van Helmont. Il a eu l'heureuse chance de mettre la main sur un manuscrit, jusqu'ici inconnu, du célèbre réformateur, et il en a extrait un commentaire inédit sur le livre hippocratique *De l'aliment*, commentaire qui, dans l'original, porte pour titre : Jani Baptiste *commentarius in librum divi Hipp. de nutricatu dictâ ve sive alimentis quem male Galen. putat Thessali vel Herophili.* L'authenticité n'en saurait être contestée ; il est tout entier de la main de Van Helmont, dont M. Broeckx connaît parfaitement l'écriture et le style ; et nous verrons plus loin que les autres pièces qui l'accompagnent viennent encore justifier sa provenance. L'éditeur l'a publié en 1851 sous ce titre : *Commentaire de J. B. VanHelmont sur un livre d'Hippocrate intitulé :* De alimento, *publié pour la première fois* (Anvers, 1851, in-8°). M. Littré n'a pas manqué d'en faire mention dans le tome IX de sa savante édition des œuvres d'Hippocrate. Il est divisé en seize paragraphes ; je tire du septième l'exégèse de cette fameuse sentence hippocratique, si souvent répétée, touchant l'économie de l'organisme humain : *Confluxio una, conspiratio una, contententia omnia.* (Voy. Littré, IX, p. 106, § 23.)

« Nunc aggreditur Hipp. explicare modum quo fit adsimilatio et nutritio, scilicet primo sanguis intro venit seu ad cava hepatis, tunc extra funditur et induit rationem primi et secundi secundariorum humorum, et inde penetrat in alta aliti penetralia, et assumitur in minima solidarum capillamenta, quæ attractio vocatur in textu *confluxio ;* adglutinatio vero *conspiratio* vocatur, et perfecta adsimilatio *concordia* appellatur, quæ una est per omnia membra, et ea nutritio est *omnia* sive *totum*, etc. »

Cornélius Broeckx ne s'arrêta pas là : il s'est signalé par une autre trouvaille scientifique. En 1852 il a fait imprimer une *Notice sur le manuscrit Causa Helmontii*, déposé aux archives archiépiscopales de Malines (Anvers, 1852. in-8°) ; et en 1856 il a fait connaître dans les Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, quel fut le procès intenté à Van Helmont ; enfin, l'année de sa mort, il a mis au jour la pièce même qui, sans avoir donné lieu aux poursuites, vint les aggraver : *Joannes Baptista Van Helmont toparcha in merode*, etc., *ad judicem neutrum causam appellat suam et suorum Philadelphus*, ou

Apologie du magnétisme animal, publiée pour la première fois (Anvers, 1869, in-8° de 78 p.). Aujourd'hui, l'on ne comprendrait guère cette action judiciaire, si l'on ne se reportait aux mœurs du temps. Rappelons donc en quelques mots l'origine des débats. Depuis que Paracelse, grand prôneur de l'alchimie et du merveilleux, avait introduit dans le traitement des plaies son *unguentum sympatheticum*, doué, à l'entendre, de propriétés étonnantes qu'il attribuait au magnétisme animal, les esprits se partagèrent en deux camps opposés. Au début du dix-septième siècle, une polémique des plus vives s'engagea entre Goclenius, professeur à Marbourg, sectateur ardent de Paracelse, et le jésuite J. Roberti (de Saint-Hubert), adversaire impitoyable du magnétisme. De riposte en riposte, elle dura de 1608 à 1618. Van Helmont, enthousiaste du magnétisme animal, ne put rester simple spectateur de cette lutte. La dernière réplique de J. Roberti, intitulée : *Goclenius heantontimorumenos* (Luxembourg, 1618, in-12), lui déplut souverainement : aussi entreprit-il immédiatement de la réfuter, et de prouver que tous les arguments en faveur de l'*onguent sympathique* restaient debout. Cette réfutation ne fut pas publiée, et c'est d'elle qu'il vient d'être question sous le nom d'*apologie*. La controverse ayant repris de plus belle en 1619 (J. Roberti : *Goclenius magus serio delirans*. Douai, 1619, in-16), Van Helmont mit le comble à l'exaltation des deux partis en publiant, à Paris, une dissertation dirigée contre J. Roberti : *De magnetica vulnerum naturali et legitima curatione, disputatio contra J. Roberti soc. J. theologum* (Paris, 1621, in-12). « Cette publication, nous apprend Corn. Broeckx, eut un prodigieux succès, et produisit en Belgique une sensation profonde. Elle attira à son auteur bien des désagréments. Ses ennemis provoquèrent la censure de ses doctrines par la plupart des Facultés de théologie et de médecine de l'Europe, et le promoteur de la cour archiépiscopale de Malines lui intenta un procès.» J. Roberti n'était pas resté muet et abattu sous le coup que lui avait porté Van Helmont ; il lança contre lui une violente diatribe qu'il dédia à l'archevêque de Boonen : *Curationis magneticæ et unguenti armarii magica impostura, clare demonstrata a J. Roberti*, etc. (Luxembourg, 1621, in-12). Enfin, « l'official de la cour ecclésiastique de Malines, par suite des censures que la plupart des Universités de l'Europe avaient fulminées contre le livre de Van Helmont, et conformément aux lois du temps, ordonna, le 3 mars 1634, l'arrestation de l'auteur » (Broeckx.). Il fut appréhendé au corps le lendemain. On fit main basse sur tous les papiers qu'on put trouver dans son domicile de Vilvorde. Dans le nombre se trouvaient trois ouvrages inédits qui ne lui furent jamais rendus. Voilà pourquoi aucun de ses biographes n'en a fait mention, et pourquoi son fils lui-même ne les a pas connus. Ils restèrent

enfouis dans les archives de l'archevêché; lors de l'invasion de la Belgique par les Français, en 1794, ces archives furent dispersées avec le dossier du procès Van Helmont, et enfouies, partie dans les combles de l'hôtel de ville, partie dans l'arrière-boutique d'un bouquiniste malinois. M. de Ram, archiviste de Malines avant 1830, et mort depuis recteur de l'Université de Louvain, sauva ce précieux dépôt d'une destruction imminente. Il fit l'acquisition de tous ces manuscrits, et les réintégra dans les archives archiépiscopales, où le dossier du procès Van Helmont est aujourd'hui réuni en trois volumes, et conservé sous le titre de : *Causa J. B. Helmontii medici.* C'est de ce recueil, naguère inconnu, que Corn. Broeckx a tiré le *Commentaire* sur l'opuscule hippocratique *de l'aliment* dont il a été parlé plus haut, et l'*Apologie du magnétisme animal*, qui nous occupe en ce moment, et dont la découverte parmi les papiers saisis à Vilvorde exposa Van Helmont à subir, le 21 mars 1634, un interrogatoire spécial devant l'official et le greffier de la cour ecclésiastique. Cette *Apologie* se divise en douze sections, que suit un dernier chapitre : *peculiare caput de vita Bombasti Paracelsi*, dans lequel Van Helmont prend chaudement la défense de Paracelse. En somme, elle offre plus d'intérêt comme curiosité historique que de valeur comme thèse scientifique.

Il est permis de dire que les publications successives que Corn. Broeckx a faites sur Van Helmont en 1851, 1852 et 1856, etc., ont été la source première de tout le mouvement qui s'est fait en Belgique autour du nom du grand réformateur. En 1862, l'Académie des sciences et belles-lettres mit au concours la *biographie de Van Helmont;* en 1864. elle fit en faveur de cette intéressante question un nouvel appel qui en prépara la solution. Dans l'intervalle, le conseil provincial du Brabant émit le vœu (1863) qu'un monument fût élevé à sa mémoire. En 1865, l'Académie royale de médecine de Belgique vint à son tour proposer un prix pour *faire l'histoire de la vie et des écrits de Van Helmont, considéré comme médecin.* En 1866, M. Willem Romelaere obtint la palme (9), et M. Mandon (de Limoges) l'accessit. Enfin le roi,

---

(9) Le travail du lauréat a été publié sous ce titre : *Études sur Van Helmont*, par W. Bomelaere; ouvrage couronné par l'Académie royale de médecine de Belgique. — Bruxelles, 1868.

M. J. A. Mandon a fait insérer dans le tome VI des mémoires de cette Académie (concours et savants étrangers) : *J. B. Van Helmont, sa biographie, histoire critique de ses œuvres et influence de ses doctrines médicales sur la science et la pratique de la médecine jusqu'à nos jours.*

La haute influence que j'attribue à C. Broeckx dans toute cette ques-

sur la proposition de M. Vandenpeereboom, ministre de l'intérieur, a décrété, le 14 juin 1867, qu'une statue serait érigée à Van Helmont sur une des places publiques de la capitale. Peut-être Corn. Broeckx aurait pu, dans une certaine mesure, se glorifier de ces brillants résultats dans sa dernière publication en 1869 sur l'*apologie du magnétisme*; mais sa modestie a retenu sa plume.

La biographie médicale belge, je l'ai déjà fait pressentir, doit beaucoup au patriotisme et au zèle infatigable de notre ami, comme le témoigne l'énumération suivante, tout incomplète que je la présente par insuffisance de documents. D'après M. Tallois, il a composé environ quarante-huit notices biographiques :

1848. Notice sur Jean de Saint-Amand, médecin belge du douzième siècle.
1860. — Encore un manuscrit du père de la chirurgie flamande.
1863. — Sur Jean Martin François Carolus.
— Sur Louis Dominique Leroy.
1864. — Sur A. B. Beerenbroek.
Sur J. P. B. Hoylarts.
— Sur J. J. J. Van Haesendonck.
— Sur le professeur Van Rotterdam.
1867. — Sur H. G. M. de Koninck.
1869. — Sur Bernard-Guillaume Van Aerschodt, etc.

L'analyse de la *Nécrologie du docteur Carolus* va nous montrer quel intérêt ces notices peuvent offrir pour la science et pour l'histoire. La destinée de Carolus fut celle d'un savant que semble poursuivre une déplorable fatalité et dont l'existence est traversée par d'incessantes

---

tion de Van Helmont est justifiée avec la dernière évidence par les paroles suivantes que l'honorable M. Tallois prononçait naguère devant cette même Académie : « L'une des plus grandes figures médicales du « pays, celle de Van Helmont, ne serait-elle pas restée méconnue et « oubliée, si Broeckx, par ses recherches et ses écrits et en feuilletant « de vieux manuscrits et les publiant, n'avait pas donné l'élan qui « devait un jour aboutir à l'érection d'une statue, à Bruxelles, au célèbre « médecin flamand? ».

L'importance particulière des diverses *biographies médicales* de C. Broeckx n'est pas moins bien démontrée par M. Tallois : « Il n'est personne parmi nous qui, dans notre légitime orgueil, ne sache gré à notre savant confrère d'avoir mis en lumière une foule de faits oubliés ou ignorés, et d'avoir fait ressortir les titres que plusieurs médecins belges avaient de passer à la postérité. »

et tristes péripéties. Il était né à Anvers le 11 décembre 1808; il fit ses études médicales à l'Université de Gand, et se fit recevoir docteur à Bruxelles le 20 septembre 1837. Son goût le porta vers les sciences naturelles qu'il cultiva avec succès. Le ministre de l'intérieur, ayant eu occasion d'apprécier ses connaissances, lui proposa d'aller explorer, en qualité de naturaliste belge, les richesses végétales du Brésil. Carolus dut partir immédiatement: tous les papiers nécessaires à sa mission devaient lui être expédiés à Rio-Janeiro. Une cruelle déception l'attendait: il ne reçut ni sa nomination, ni les titres qui devaient l'accréditer près des consuls belges, ni l'argent qui lui était promis: par suite de l'état chancelant du ministère, on oublia complétement de régulariser sa position. Carolus, malgré ce fâcheux contre-temps, ne se laissa point abattre: il parcourut l'empire du Brésil pendant deux ans, puis revint en Belgique en 1851; là il eut à subir une autre déception; il dut perdre l'espoir de faire valoir ses services auprès du gouvernement, et il ne réussit pas à tirer profit des collections diverses qu'il rapportait de son voyage. Il tâcha de se consoler par l'étude; fixé à Bruxelles, il découvrit, dans la riche bibliothèque de Bourgogne, une foule de documents d'un haut intérêt pour l'histoire.

En 1854, il présenta à l'Académie d'archéologie trois mémoires qu'elle fit insérer dans ses annales (t. XII et XIII): 1° *Recherches sur la vie et les travaux de Bernard Wynhouts*, horticulteur belge du dix-septième siècle; 2° *Remarques ethnologiques;* 3° *Sur un manuscrit du cinquième siècle de Dioscoride.*

En 1857, il publia ses *Recherches sur les herbiers des anciens botanistes et amateurs belges.*

Sa réputation d'homme de science poussa une compagnie française à lui faire des offres avantageuses pour explorer une partie du sol algérien sous le rapport du gisement des métaux. Sa passion pour les voyages et l'espoir de se créer un avenir meilleur le décidèrent; il partit en 1859, muni des documents nécessaires. Une nouvelle déception lui était réservée: à peine fut-il arrivé à Constantine que la Société dont il tenait son mandat tomba en déconfiture. Carolus ne perdit pas courage et commença ses explorations. Mais un nouveau malheur vint couper court à tous ses projets: il fut, dans une excursion, surpris par une troupe de Bédouins, et il ne dut la vie qu'à sa qualité de médecin et à sa connaissance de la langue arabe: on le chargea de traiter les malades des tribus environnantes. Enfin il réussit un jour à s'échapper; il revint à Constantine, et ne tarda pas à quitter l'Afrique; c'était vers la fin de 1860. Il se rendit à Paris, où il retrouva sa famille. Là il reprit ses études et se mit à visiter les bibliothèques publiques: il y découvrit plusieurs manuscrits flamands de la fin du moyen âge: il se

proposait de copier ceux des médecins du quatorzième et du quinzième siècle, lorsqu'un dernier et irréparable malheur vint le frapper : il fut atteint d'une paralysie du côté droit, et dans son infortune il n'eut d'autre ressource que de se faire admettre dans un hospice d'incurables, où après une lente agonie il s'éteignit le 3 octobre 1863, à l'âge de 55 ans : triste et misérable fin pour un savant qui avait rendu et qui pouvait rendre encore plus d'un service à la science et à sa patrie, dans la sphère de sa spécialité!

Pendant son séjour à Bruxelles, Carolus avait fait la découverte d'un manuscrit important dont il me reste à parler : c'était la chirurgie de maître Jean Yperman, qu'il nomme le *père de la chirurgie flamande.* Il songea d'abord à en publier le texte flamand avec des commentaires, mais il réfléchit que, traduite en français, elle recevrait une plus grande publicité, et il en entreprit la traduction dont il fit hommage (le 28 juin 1853) à la Société de médecine de Gand qui la fit imprimer dans ses annales en 1854. Malheureusement on s'est arrêté à la fin du troisième livre, ce qui ne représente que le tiers de l'ouvrage. Ce que Carolus avait projeté pour Yperman, Corneille Broeckx l'accomplit en 1863, en éditant le texte flamand en un volume orné de 71 vignettes. On lit dans l'*Introduction :* « Lors de l'inauguration du buste de Phil. Werbeyen, le 24 août 1862, à Verrebroeck, où j'eus l'honneur de représenter l'Académie royale de médecine de Belgique, M. le ministre de l'intérieur me fit la gracieuse offre de mettre à ma disposition la copie de la chirurgie de Jehan Yperman, et m'engagea à la publier. » Ce choix fait honneur à C. Broeck : on voit qu'il ne tarda guère à réaliser le vœu du ministre, qui était aussi celui de tous les amis de la littérature nationale (*).

Jehan Yperman est un chirurgien flamand qu'on croit né à Ypres vers la fin du treizième siècle. Il étudia la chirurgie à Paris sous Lanfranc (de Milan). J'ai rappelé ailleurs que « c'est dans notre ville que se réfugia le célèbre Milanais lorsqu'il fut exilé de sa patrie par Mathias Visconti. C'est à Lyon qu'il recueillit ou rassembla les matériaux de sa *Chirurgie*, comme il nous l'apprend lui-même : « Donec Lugduni supra Rhodanum moram trahens, rogatus quoddam de chirurgiâ facere compendium, tandem desirans urbem Parisius dictani continuis perve-

---

(*) *La chirurgie de maître Jehan Yperman*, *chirurgien belge* (treizième et quatorzième siècle), publiée pour la première fois d'après la copie flamande de Cambridge, par M. C. Broeck, etc. 1 vol. in-8°, orné de 70 vignettes gravées sur bois. Anvers 1863, chez J. E. Buschmann ; 210 pages, fig.

nire curis quas liberorum educationis causâ prosequi compellabar, etc. » Ce fut plus tard qu'il se rendit à Paris, où il ouvrit en 1295, avec l'assentiment de Jean Passavant, doyen de la Faculté, des cours de chirurgie qui influèrent beaucoup sur les progrès de l'art. » (Pétrequin, *Mélanges de littérature médic.*, 1864, p. 433.) Yperman paraît avoir suivi ces cours de 1297 à 1303. On le trouve en 1304 établi aux environs d'Ypres et chirurgien de l'hôpital de la ville avec le titre de *maître*. En 1318 il se fixa à Ypres même, et resta chirurgien de l'hôpital jusqu'en 1330 ou 1331. On suppose qu'il mourut vers 1350. « J. Yperman, fait observer M. Broeckx, fut un homme éminent, le père de la chirurgie flamande, et la plus grande figure chirurgicale de cette époque!... — Il doit avoir été pendant un grand nombre d'années l'auteur classique des Flandres... — et, chose singulière! ses productions ont échappé à tous les bibliographes, à tous les historiens, et aucun médecin belge ou étranger n'en a soupçonné l'existence; elles sont restées inexplorées durant l'espace de cinq siècles! » La chose n'a rien qui doive trop surprendre; le même accident n'est-il pas arrivé à un traité didactique bien autrement répandu au moyen âge?

« L'ouvrage classique était alors les *Gloses des quatre maîtres*, qui « firent loi pendant plusieurs siècles; et, singulière destinée des livres! « ces gloses, qui étaient alors dans toutes les écoles et à la fois dans « les mains des professeurs et des élèves, sont tombées dans un tel « oubli que Malgaigne déclarait qu'à sa connaissance il n'en restait pas « un seul exemplaire, et qu'un savant bibliophile de nos jours « (M. Daremberg) n'a pu en retrouver que cinq manuscrits dans toutes « les bibliothèques de l'Europe. » (Pétrequin, *Mélanges de littérat. méd.*, p. 48 et 433). On connaît trois copies de la chirurgie d'Yperman: la première se trouve à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, et provient de la collection du bibliophile gantois Van Hulthem; la deuxième est entre les mains du docteur Snellaert (de Gand), et la troisième fait partie de la bibliothèque du collége de Saint-Jean-Baptiste à Cambridge: c'est sur la copie de ce dernier manuscrit, écrite par Carolus, que C. Broeckx a fait sa publication. « J'ai eu d'abord l'intention, dit-il, de résumer brièvement les chapitres de la chirurgie d'Yperman. Je me suis aperçu que cela me mènerait trop loin, etc... Bornons-nous à constater que jusqu'à ce jour les Français ont regardé Ambroise Paré comme l'inventeur de la *ligature des artères après l'amputation des membres*, et que J. Yperman a décrit cette opération trois siècles avant le *père de la chirurgie française*. Nous ajouterons que notre compatriote indique la *torsion des artères* découverte par Amussat (de Paris) en 1825! » Cette révélation surprendra plus d'un lecteur: C. Broeckx n'a pas su se soustraire à l'enthousiasme quelque

peu partial des éditeurs en faveur de leur auteur favori, quand il a écrit ce jugement aventuré : « Disciple de Lanfranc, Yperman, dans son traité, *n'est pas inférieur à son maître!* » Quand on compare l'influence profonde et générale exercée par le maître et celle, peut-être un peu problématique et d'ailleurs assez restreinte, qu'a pu avoir le disciple, je doute fort qu'on se range à l'avis de son honorable éditeur (10).

La publication de C. Broeckx a été diversement accueillie en Belgique : M. Snellaert (de Gand) s'est montré plus que sévère; il lui a reproché, en termes amers, d'avoir, trop crédule éditeur, suivi servilement la copie imparfaite de Carolus et d'être tombé dans les mêmes erreurs que le copiste; d'avoir laissé des substitutions fautives de lettres et des mots mutilés ou corrompus; d'avoir introduit une ponctuation vicieuse; d'avoir édité des paragraphes tellement incorrects et bouleversés qu'il doute qu'il y ait lui-même compris quelque chose, notamment celui sur les blessures du crâne qui, à son dire, « est un dédale d'incorrections et de lacunes; » enfin d'avoir attribué à Yperman des ouvrages qui lui sont antérieurs, etc. Il conclut assez durement : « Pour le *Codex*, comme pour le texte lui-même, C. Broeckx s'est borné au rôle de simple éditeur de ce qu'il avait sous les yeux. Nous regrettons amèrement un tel procédé, qui n'offre aucune utilité ni pour la mémoire de l'auteur, ni pour l'histoire de l'art, ni pour la littérature du pays. » (*Analyse de la chirurgie de maître Jean Yperman*, publiée

---

(10) « Guillaume Yvoire, qui pratiquait à Lyon dans le quinzième siècle, fit paraître, en 1490, une traduction française de Lanfranc (*La cyrurgie practique de maistre Alenfranc (Lanfranc) de Mylan...*, imprimée à Lyon par Jehan de la Fontaine, 1490, in-4°), qui ajouta à la gloire et prolongea l'influence de l'œuvre originale. » (Pétrequin, *Mélanges de littérat.*, p. 434.) Rien ne prouve qu'Yperman continuât à faire école à cette époque. Une circonstance à faire valoir en faveur de Lanfranc, c'est qu'il ne fut point annihilé par la chirurgie de Guy de Chauliac, alors mise au jour depuis plus d'un siècle : « Le célèbre Guy de Chauliac exerça longtemps l'art de guérir dans notre ville, où il s'adonna, avec un égal succès, à la médecine et à la chirurgie...; en 1363 il publia à Avignon sa *Grande chirurgie*, avec des matériaux recueillis en majeure partie à Lyon, comme il l'écrit lui-même. Cette œuvre lui valut le titre glorieux de *restaurateur de la chirurgie* : elle eut le rare honneur de rester pendant plus de trois siècles le livre classique par excellence dans toutes nos écoles, et rendit longtemps les nations étrangères tributaires de la France. » (Pétrequin, *Mélanges de littérat.*, p. 435.)

pour la première fois d'après la copie flamande de Cambridge, par C. Broeckx, Gand, 1863). Il semble qu'on gâte sa cause, tant bonne soit-elle, quand on la présente sous des formes aussi peu courtoises! M. Snellaert est un homme d'une parfaite compétence dans la question : il paraît qu'il préparait de son côté une édition d'Yperman ; on dirait qu'il ne peut se consoler d'avoir été devancé par C. Broeckx : son langage sent plutôt le dépit concentré d'un rival qu'il ne ressemble à la parole grave et mesurée d'un juge désintéressé.

M. de Watcher a pris un tout autre rôle en intervenant dans le débat : il débute par cette phrase qui est un légitime hommage à l'éditeur : « Un médecin à qui l'histoire de la médecine nationale est redevable de tant de travaux importants, M. Broeckx, vient de faire paraître un ouvrage digne d'être accueilli par le corps médical belge avec autant de faveur que par les amis de la littérature flamande. » Il termine par cette autre phrase, qui reproduit la même pensée : « Avant de finir, je dois féliciter M. Broeckx de sa publication. Si son exemple était suivi par tous ceux qui possèdent une copie de la *Chirurgie de J. Yperman*, beaucoup de passages obscurs pourraient être éclairés. » M. de Watcher explique ainsi le but qu'il s'est proposé : « Beaucoup de médecins flamands auront de la peine à déchiffrer le texte, sans compter ceux qui n'y comprendront absolument rien, etc... Je crois donc faire une chose agréable à mes confrères en leur proposant de parcourir pour eux le travail de J. Yperman, et de leur présenter une analyse succincte des articles qui me paraîtront offrir le plus d'intérêt. L'ouvrage traite successivement de la pathologie chirurgicale de la tête, du cou, du tronc et des membres, et est ainsi divisé en quatre parties ; ces parties sont subdivisées en livres et les livres en chapitres. » La nature de mon travail ne me permet pas de suivre l'analyste dans le compte rendu intéressant qu'il donne du premier livre (*De la chirurgie de maître J. Yperman*, par P. C. de Watcher, Anvers, 1863, in-8° de 36 pages). Il me suffira de faire remarquer que la *Chirurgie* d'Yperman comprend sept livres ; le troisième, qui traite des *maladies des yeux*, manque entièrement dans le Codex de Cambridge, dont le copiste a omis également deux chapitres sur la pathologie du nez ; quant au septième livre, à deux ou trois articles près, il ne s'y trouve pas non plus.

La publication de Corn. Broeckx, malgré les desidérata qui ont été signalés, a eu assez de succès pour obtenir les honneurs d'une seconde édition en 1866 : *La chirurgie de maître Jehan Yperman*, chirurgien belge (XIIIe-XIVe siècle), publiée d'après la copie flamande de Cambridge; 2e éd. ornée de 71 vignettes (Anvers, 1866, chez veuve J. de Koninck, in-8° de 212 pages). L'éditeur a eu le bon esprit, non-seule-

ment de mettre à profit les derniers travaux entrepris sur la biographie d'Yperman, mais encore d'introduire dans le texte les principales corrections qui lui avaient été signalées. Je regrette seulement qu'il n'ait pas préparé et inséré dans son introduction un *sommaire* de la chirurgie d'Yperman, et surtout qu'il n'ait pas pris soin de compléter son texte en empruntant au Codex de la bibliothèque de Bourgogne les livres et les chapitres qui font défaut dans le Codex de Cambridge et, par suite, dans son édition (11).

L'accueil mérité dont le public a honoré ces dernières productions, a encouragé C. Broeckx à faire connaître Yperman sous un autre point de vue : dans le précieux manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne (fonds Van Hulthem), qui contient la *chirurgie* dont nous venons de nous occuper, on trouve seize autres pièces flamandes, dont la dixième est un ouvrage médical du même auteur; c'est cet ouvrage que C. Broeckx a publié en 1867 : *Traité de médecine pratique de maître Jehan Yperman, médecin belge* (XIIIe-XIVe siècle), publié pour la première fois d'après la copie flamande de la bibliothèque royale de Bruxelles. (Anvers, chez Buschmann, 1867, in-8° de 150 pages.) Ce *Traité de médecine* a été, comme celui de *chirurgie*, copié en 1351, par Van Aeltre, contemporain de l'auteur; il existe, on le sait, trois manuscrits pour la *chirurgie;* on n'en connaît qu'un seul pour la *médecine;* ce dernier est malheureusement incomplet : il ne contient que 42 chapitres; le reste aura péri, sans doute. L'original ne porte pas de titre; c'est l'éditeur qui l'a formulé d'après cette phrase qui termine la copie : *Explicit medicina magistri Johannis dicti Ypermans.* C. Broeckx, qui suit le même système pour la reproduction littérale du texte, répond indirectement par les paroles suivantes aux critiques que lui avait adressées M. Snellaert : « Lorsque tous les manuscrits auront vu le jour, commencera le rôle de la critique littéraire. Alors on pourra collationner et comparer les textes des diverses copies et mettre en parallèle l'œuvre littéraire d'Yperman avec les productions flamandes contemporaines. »

« J. Yperman, dit-il, était un homme studieux et jaloux d'augmenter la somme de ses connaissances, comme il le prouve par la riche bibliothèque qu'il possédait au commencement du quatorzième siècle;.....

(11) A l'égard de celles des figures d'instruments qui font également défaut, il eût été important aussi de remplir les blancs qu'offre le texte, à l'aide du précieux manuscrit de Gand; j'imagine que le savant M. Snellaert n'aurait pas refusé son concours dans l'intérêt de l'histoire nationale.

dans son traité de médecine, il cite une douzaine d'auteurs; dans celui sur la chirurgie (12), il en cite plus de trente. » J'aurais voulu, comme je l'ai dit, un *sommaire* pour ce dernier livre; l'éditeur fait plus pour le premier : il donne une analyse des 42 chapitres qu'il contient. Le lecteur ne sera pas fâché d'avoir sous les yeux un aperçu des matières et de la division de l'ouvrage : Yperman débute sans préambule par les fièvres, auxquelles il consacre six chapitres; il décrit ensuite successivement les maladies, 1° de la tête (causus, frénésie, léthargie, apoplexie, épilepsie, épistaxis, etc.), 2° du cou (angine, aphonie), etc., 3° de la poitrine (asthme, pneumonie et pleurésie, hémoptysie, empyème), 4° de l'abdomen, où l'on peut distinguer ce qui tient au tube digestif (boulimie, vomissement, entéralgie, vers, dysenterie, lienterie, diarrhée, abcès du foie, induration de la rate) et ce qui tient à l'appareil génito-urinaire (des reins, hématurie, diabète, incontinence d'urine, strangurie, gravelle, spermatorrhée). Je remarquerai qu'il y a quelques transpositions bizarres: la *phthisie* (ch. 10) est placée avant le *causus* et précédée de l'*ictère; l'hydropisie* (ch. 7) vient après la *fièvre quarte*, et est suivie du *coryza*, etc. Il est également digne de remarque que Celse n'est pas cité une seule fois, non plus qu'Aretée, Oribase, Aétius, Alexandre de Tralles, Paul d'Égine, etc., et que, à part Hippocrate, Galien et Dioscoride, presque tous les écrivains dont le témoignage est invoqué étaient des Arabes et des arabistes. C'est que J. Yperman vivait à une époque où commençait à poindre la réaction scientifique qui devait amener la restauration de la médecine hippocratique. La pratique médicale, comme les autres sciences, était sous l'empire de l'alchimie, de l'astrologie et de la scolastique. Il faut dire à la louange de l'auteur qu'il se montre médecin judicieux lorsque, à des recettes biscornues que des charlatans vantaient contre la gravelle et la pierre, il ajoute ces sages réflexions : « Je pourrais vous faire connaître encore bien des choses plus surprenantes que j'ai lues dans les auteurs, *mais je n'y crois pas* : car j'appartiens à cette classe de praticiens qui n'acceptent pas comme démontrées des expérimentations qui ne sont pas naturelles; la plupart du temps, ce

---

(12) On y trouve cités dix ouvrages, outre les auteurs suivants : Albert (de Cologne), Albucasis, Ancelle (de Genève), Avicenne, Brunus, Constantinus, Dierc, Dioscoride, Experimentator, Galien, Gillibert, Gilis, Guillaume (de Congénie), Guillaume (de Médicke), Hippocrate, Hugues (de Lucques), Hugues (de Lugenbourg), Isaac (le Hollandais), Lanfranc, Louis de Macke, Macer, Platearius, Pierre Lucrator, Rhazès, Robbaert, Rolandinus, Rolandus, Rogierius, les quatre maîtres de Salerne, Theodoricus. — Voyez aussi note 13.

sont des tromperies. Mais on doit admettre les faits qui sont naturellement possibles, et pas d'autres. » Aussi, malgré quelques idées surannées et quelques théories singulières qui déparent cet ouvrage où se reflète le seizième siècle, M. Broeckx se croit autorisé à proclamer que « son compatriote mérite une place distinguée parmi les grands praticiens hippocratiques de ce temps : dans divers passages, il donne des preuves qu'il sait observer par lui-même, et qu'il n'accepte pas la médecine toute faite de ses prédécesseurs : pour lui la médecine est une science progressive ;.... il faut savoir interroger la nature, contrôler ce qu'on nous présente comme un progrès, et ne rien admettre définitivement dans la pratique médicale qui n'ait passé par le creuset de l'expérimentation. Tel fut J. Yperman. »

A mes yeux il eut un autre mérite que je ne saurais passer sous silence : en cultivant la médecine, il s'est montré le digne élève de Lanfranc qui avait pour devise : « *Nul ne peut être bon chirurgien, s'il n'est médecin.* » Certes, si depuis le moyen âge le corps des chirurgiens avait suivi ces nobles traditions, il n'aurait pas laissé tomber l'art à cet état infime qui a si longtemps retardé les progrès de la science. Allons plus loin, et disons qu'à toutes les époques la devise de Lanfranc pourra seule donner le secret d'élever l'homme de l'art à ce degré de capacité et d'honorabilité que requiert une profession libérale comme la nôtre ! C'est avec une grande conviction que j'ai écrit, dans mon *Essai sur l'histoire de la chirurgie à Lyon* : « Nous devons faire une remarque en « faveur du chirurgien qui s'est profondément pénétré de l'importance « de sa mission : il a besoin, pour bien exercer son art, de posséder « toutes les connaissances nécessaires pour traiter convenablement « ses malades avant, pendant et après l'opération ; en un mot, il a « besoin d'être médecin consommé, sans quoi il ne sera jamais lui- « même qu'un chirurgien incomplet. » (Pétrequin, *Mélanges de littérature médicale*, p. 37.)

Corneille Broeckx, après avoir si bien réussi à mettre en lumière la personnalité d'Yperman au double point de vue de la médecine et de la chirurgie, s'écrie dans un élan patriotique : « Qu'il me soit permis d'émettre un vœu !... Puisse la ville d'Ypres ne pas trop tarder à élever un monument à cette grande figure médicale et chirurgicale qui domine toute la médecine belge du moyen âge (13) ! »

---

(13) « La haute réputation dont l'auteur a joui de son vivant, nous permet de croire qu'il a fait école et formé des élèves. Le souvenir d'Yperman n'est pas effacé dans sa ville natale : quand on veut faire l'éloge d'un médecin ou d'un chirurgien, on dit dans le dialecte yprois :

Nous dirons à notre tour dans une sphère plus modeste : « Puisse « notre amitié avoir élevé au révélateur de tant d'illustrations natio- « nales et de tant de documents utiles pour l'histoire, un monument « qui soit capable de charmer les yeux et le cœur de ses compatriotes, « et qui ne soit point indigne de l'attention du monde médical ! » C. Broeckx a su conquérir un rang distingué par ses travaux d'histoire et d'archéologie : ils ont à des degrés divers une incontestable valeur. Je n'oserais pas dire qu'il se soit, comme écrivain, élevé au même niveau : son style, quoique généralement approprié au sujet, n'est peut-être pas toujours irréprochable ; peut-être aussi le choix des termes laisse-t-il parfois à désirer ; je ne voudrais pas soutenir que certaines locutions fussent à l'abri de la critique des puristes. Mais ces taches d'ailleurs légères et assez rares sont largement compensées par de grandes qualités. Si je les mentionne, c'est que je désire avant tout qu'on soit bien convaincu que je n'ai rien négligé pour m'affranchir de toute partialité et de toute hyperbole, et que la vérité a seule guidé ma plume. On ne doit jamais oublier cette ancienne devise : *Amicus Plato, magis amica veritas* (14). Au surplus il ne faudrait pas, par un malencontreux amour pour la rhétorique, pousser trop loin les exigences littéraires, quand il s'agit d'une publication scienti-

---

« t'es ien twiede Yperman, *c'est un second Yperman?* (Broeckx). » On pourrait dès lors supposer qu'il y a eu plusieurs générations médicales dans cette famille : le Codex de Cambridge nous apprend que J. Yperman eut un fils, et que c'est pour lui qu'il composa *son Traité de chirurgie* : Hic est practica et doctrina composita a magistro solse Johan Ypmanni qm ipe tractavit in flamigo ad utilatatem filii sui in tempoe vite sue sane et voluit q. ipe haberet aliqd de ope suo et doctina suâ a multis mgre, de Lanfranco. A qtuor mgris, de Salerno. A Galieno. A Rolando. A Rogero et a Brutto (lisez Bruno). A Raso. A mgro hugoe de Luckes et a mgro Albucaso. (Voy. note 12.)

(14) Cette devise est attribuée à Galien dans le recueil suivant : *Adagiorum omnium quæ a Junio (Ædr.), cæterisque post Erasmi chiliadas in lucem prodierunt epitome*, Paris, Gilles Reys, 1583. On lit page 216 : Istud seu proverbium seu apophtegma innuit nullum hominem tam carum nobis esse debere, ut in illius gratiam veritas ullo supprimatur modo, Galenus. Cette attribution paraît très-plausible, quand on songe que Galien a composé un long ouvrage en neuf livres (*De Hippocratis et Platonis decretis*) dans lequel il expose les opinions d'Hippocrate et de Platon en combattant les systèmes de Praxagore, de Zénon, et surtout de Chrysippe et des stoïciens.

fique. Hélas! nous tous hommes de science, nous avons le tort de nous rendre trop souvent passibles de ces reproches : la recherche des faits nous absorbe; nous nous laissons dominer par le côté technique du sujet; pendant qu'on défriche et qu'on creuse le *fond*, on néglige un peu la *forme* (15). Cultiver l'un et l'autre avec un égal succès, c'est le comble de l'art; nous sommes les premiers et nous nous plaisons à rendre hommage à ceux qui ont le talent de réunir ces deux grandes qualités. Dans le véritable savant, il y a toujours de l'artiste : il aime le beau et l'admire; il le recherche sans cesse, non moins que le vrai qui est son idéal; de tous les travailleurs du monde civilisé, peut-être n'en est-il aucun pour qui la recherche de la vérité soit une préoccupation plus constante que pour le savant. Il est certainement regrettable qu'en exprimant ses pensées ou ses décou-

---

(15) Il est nécessaire de tenir grand compte du milieu dans lequel vivent et se meuvent les écrivains, et par suite des influences diverses qu'ils ont à combattre. Dans la contrée qu'habitait C. Broeckx, on parle flamand sur les deux rives de l'Escaut, et hollandais à l'embouchure; dans la ville d'Anvers, où le commerce et la marine marchande amènent des visiteurs de tous les points du globe, il se trouvait dans la nécessité d'entendre journellement plusieurs langues étrangères et d'en parler souvent quelques-unes; s'il avait besoin de quelque excuse pour certains endroits de ses publications, assurément il en trouverait une plus que suffisante dans ces circonstances particulières.

Corn. Broeckx méditait encore d'autres ouvrages quand la mort est venue brusquement interrompre ses projets d'avenir; rien ne faisait présager sa fin prochaine. Au moment où, le 24 octobre 1869, je recevais de lui une lettre fort amicale, j'étais loin de me douter que ce serait la dernière; je ne soupçonnais pas que le 3 novembre une maladie aiguë l'aurait enlevé à ses amis et à la science. Cette douloureuse nouvelle vint me frapper d'autant plus péniblement qu'elle était plus inattendue.

C. Broeckx avait 62 ans et 5 mois; il pouvait fournir encore une longue et savante carrière; il était chevalier de l'Ordre de Charles III d'Espagne, officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la croix de première classe du Mérite civil, etc. Le monde médical, quand ses œuvres et leur influence seront plus généralement appréciées, sanctionnera sans doute un titre plus glorieux que tous ceux qui précèdent, titre que lui a donné un de ses compatriotes, M. Tallois, l'habile secrétaire de l'Académie royale de médecine de Belgique, en l'appelant le PÈRE DE L'HISTOIRE MÉDICALE BELGE!

vertes, il ne puisse pas toujours rivaliser avec l'homme de lettres pour les images, le coloris et l'élégance: il faut qu'on le pardonne au langage sévère, plus ou moins spécial et difficile de la science. Mais il n'aurait point d'excuse, si son œuvre ne se recommande par l'ordre, la clarté et le naturel. Ces qualités essentielles du genre tempéré, C. Broeckx les possédait à un haut degré. Sa manière est simple et sans prétention ; son exposition a de la netteté, et ses jugements de la précision : on sent qu'il est maître de la matière. Il sait attacher et se faire lire avec intérêt jusque dans les pages les plus savantes. L'érudition y abonde, mais s'y cache sous une forme discrète. Chaque fois qu'il aborde quelque point qui touche à son pays, son patriotisme imprime à son amour de l'art une animation nouvelle; c'est alors surtout qu'il réussit à communiquer au lecteur l'intérêt qu'il prend lui-même aux choses qui le préoccupent; c'est qu'alors aussi son âme se réfléchit dans ses œuvres.

FIN.

Paris. — Imprimerie Cusset et Ce, 26, rue Racine.